DT
546.427
M23
1902
AFA

SMITHSONIAN
LIBRARIES

SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES

SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES

C. MAISTRE

LA RÉGION DU BAHR-SARA

I. — Aspect du pays.
II. — Système hydrographique du Chari-Logone.
Le Bahr-Sara ou Chari.
III. — Les Saras.

MONTPELLIER
IMPRIMERIE CENTRALE DU MIDI
(HAMELIN FRÈRES)

1902

HOMMAGE DE L'AUTEUR

LA RÉGION

DU BAHR-SARA

DU MÊME AUTEUR

A travers l'Afrique Centrale. — Du Congo au Niger (1892-1893); ouvrage contenant 80 gravures et 2 cartes. — Paris, Hachette, 1895. — Prix 20 francs.

La Mission Maistre. — Du Congo au Niger. — Tour du Monde (livraisons 1714-1717. — Hachette, 1893).

De l'Oubangui à la Benoué, avec carte (*Annales de Géographie*, n° du 15 octobre 1893).

Du Congo au Niger. — Conférence faite à la Société de Géographie, le 9 juin 1893, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne (compte rendu des séances de la Société de Géographie, nos 12-13, 1893) avec carte.

Note sur la carte itinéraire de l'Oubangui à la Bénoué accompagnant la carte au 1/320.000me de la région comprise entre l'Oubangui, le Chari et la Benoué (*Bulletin de la Société de Géographie*. — 1er trimestre, 1893).

Rapport sur l'expédition envoyée par le Comité de l'Afrique Française dans l'Afrique Centrale (*Bulletin du Comité de l'Afrique Française*, juin 1893).

La région du Bahr-Sara. — Montpellier, Hamelin frères, 1902.

46,457
32
502
193

C. MAISTRE

LA RÉGION DU BAHR-SARA

I. — Aspect du pays.
II. — Système hydrographique du Chari-Logone.
Le Bahr-Sara ou Chari.
III. — Les Saras.

NOV 21 1989
LIBRARIES

MONTPELLIER
IMPRIMERIE CENTRALE DU MIDI
(HAMELIN FRÈRES)

1902

LA RÉGION

DU BAHR-SARA

I. — ASPECT DU PAYS

De toutes les régions traversées en 1892-1893 par l'expédition que j'avais l'honneur de commander, l'une des plus intéressantes est certainement celle qui forme la frontière sud du Baguirmi.

Il y a là, entre les diverses branches du Chari et le Logone et en dessous du dixième parallèle, une vaste contrée habitée par diverses peuplades fétichistes, dont plusieurs méritent une mention spéciale soit à cause de leurs caractères physiques, soit par suite de certaines de leurs coutumes ; mais l'ethnographie et l'anthropologie ne sont pas les seules sciences intéressées à la connaissance de ce pays ; la géographie proprement dite s'y trouve en présence de faits hydrographiques des plus curieux à étudier.

Je vais dans cette étude m'occuper plus particulièrement du système hydrographique du Chari Logone,

de l'identification du Bahr-Sara avec le Chari, et enfin des populations Saras que j'ai pu voir de près et qui m'ont paru tout à fait remarquables —, mais auparavant je veux dire quelques mots de l'aspect du pays.

Le sud Baguirmien forme, dans son ensemble, une immense plaine boisée, dont l'altitude moyenne ne dépasse pas 300 mètres et dont la pente générale, d'ailleurs très peu sensible, s'abaisse au fur et à mesure que l'on avance vers le nord dans la direction du Tchad.

Entre le Gribingui et le Bahr-Sara, c'est-à-dire dans la partie sud-est, le pays est à peu près plat. Le sol est formé par cette limmonite ferrugineuse si commune en Afrique et signalée par tous les voyageurs, aussi bien au Soudan qu'au Congo et dans la région du Haut Nil, roche tantôt décomposée à la surface en une sorte d'argile rougeâtre, tantôt, mais plus rarement, formant des affleurements rocheux qui s'étalent en vastes tables dépourvues de végétation.

Un terrain de ce genre ne peut être qu'imperméable; aussi à l'époque des pluies, cette région est-elle transformée en immenses marais qui rendent les communications par terre des plus difficiles, comme j'ai pu en faire l'expérience. Ma mission est restée parfois jusqu'à huit jours de suite sans rencontrer de villages au milieu d'un pays submergé; nous marchions, mes compagnons (1) et moi, des heures entières avec de l'eau jusqu'à la ceinture, parfois même jusqu'au cou, et cela sans guides, sans aucun renseignement sur ce que nous allions trouver devant nous. C'est à peine si, de distance en distance, nous rencontrions une termitière ou un endroit sec pour

(1) Je me fais un devoir et un plaisir de rappeler ici les noms de mes vaillants collaborateurs : MM. Brunache, Clozel, de Behagle, Bonnel de Mézières et Briquez, grâce auxquels j'ai pu accomplir la tâche qui m'avait été confiée par le Comité de l'Afrique Française à la suite du massacre de la mission Crampel.

nous reposer ou pour établir, le soir venu, notre campement.

A l'ouest du Bahr-Sara, la nature du terrain change ; le sous-sol est bien toujours le même, c'est-à-dire de nature argileuse et imperméable, mais une couche sablonneuse, d'une épaisseur variable, le recouvre et laisse filtrer toutes les eaux pluviales. Sauf dans quelques dépressions, pas une goutte d'eau n'est conservée à la surface et les villages ne sont alimentés que par des puits profonds creusés dans le sable jusqu'à la nappe argileuse. Ce terrain est loin d'être infertile, une couche d'humus parfois assez profonde le rend, au contraire, très propre aux cultures.

Quelques collines, atteignant jusqu'à cent mètres de hauteur, s'élèvent à l'ouest du Bahr-Sara et limitent au nord la dépression du Bahr-Namm. Ces ondulations de terrain sont surtout sensibles dans les environs de Daï, chez les Saras et au sud de Kimre (pays des Toumoks). Le jour où, des bords du Bahr-Sara, nous les aperçûmes au loin, à l'horizon, fut un jour de fête, car ces hauteurs nous indiquaient la fin de ces interminables marais, au milieu desquels nous nous débattions depuis plus de deux mois avec, chaque jour, de nouvelles difficultés à vaincre, de nouvelles pertes à enregistrer.

Une brousse assez épaisse et d'aspect varié couvre toute cette région. La rapidité avec laquelle, pour des raisons multiples (1), j'ai dû effectuer mon voyage du Congo au Niger, m'a laissé trop peu de temps pour que j'ai pu étudier la flore du Baguirmi. Voici cependant les essences les plus communes remarquées pendant nos marches.

Parmi les grands arbres et en première ligne les Karité

(1) Ma mission avait pour but politique de devancer, dans la région du Tchad, les expéditions allemandes et anglaises parties du Cameroun et du Niger.

ou arbres à beurre du Soudan (*bassia Parkii*), très communs à certains endroits et en particulier à l'est du Bahr-Sara, plus rares, au contraire, chez les Toumoks et les Gabéris. Le fruit, de la grosseur d'une noix, entouré d'une pulpe comestible, présente, à l'intérieur, une substance blanche et grasse qui rappelle vaguement le beurre et qui sert, en même temps, pour la cuisine et pour l'éclairage. C'est un produit qui, vu son abondance, peut avoir un très grand avenir ; le Tamarinier (*tamarindus indica*), qui atteint de très belles proportions (jusqu'à six mètres et plus de circonférence) et dont les fruits, d'une saveur acidulée, sont très appréciés des indigènes comme aliment et surtout comme médicament ; une sorte de figuier sauvage dont les branches s'étalent horizontalement, couvrant de leur ombre un rayon de quinze mètres au moins ; enfin l'Eriodendron ou cotonnier, ainsi appelé parce que le fruit contient un duvet blanc assez semblable au coton et utilisé par les indigènes du Baguirmi. Chez les Saras, on rencontre déjà quelques Borassus à peu près inconnus dans la région du Gribingui, mais ces palmiers sont surtout très communs plus loin, au nord-ouest, chez les Toumoks, où, mêlés aux palmiers Doum (palmiers d'Egypte), ils forment de véritables forêts.

Pour compléter cette flore, des acacias de plusieurs variétés, des gommiers, des arbustes, parmi lesquels le jujubier, le petit acacia rampant et épineux, etc., et de nombreuses lianes produisant le caoutchouc.

Le sol est couvert de grandes graminées appartenant principalement à l'espèce dite *Andropogon hirtus* et ressemblant à de petits roseaux ; les indigènes les utilisent pour la construction de leurs cases. Au milieu de ces herbes gigantesques, atteignant jusqu'à 6 mètres de hauteur et très serrées, la chaleur est étouffante ; tous les ans, dès qu'elles sont sèches, les indigènes y mettent le feu et ces incendies sont le signal de grandes chasses

auxquelles prennent part tous les hommes de la tribu.

Dans les marais et les étangs poussent, au milieu d'autres plantes aquatiques, de beaux nénuphars, et surtout le riz sauvage signalé autrefois, par Barth et Nachtigal, comme très commun dans les forêts du Baguirmi.

La faune est des plus variées, surtout à l'est du Bahr-Sara et dans les environs du Logone, où l'eau ne manque jamais et où, à défaut de rivières à eau courante, les animaux trouvent toujours de petits étangs où ils peuvent venir se désaltérer.

Parmi les gros mammifères, on peut citer, en première ligne, les éléphants très nombreux et dont on trouve partout des traces très caractéristiques.

Le rhinocéros, la girafe, le buffle, les antilopes et les grands carnassiers, vivent également dans le sud du Baguirmi, et en font un des pays les plus giboyeux que nous ayons rencontré entre le Congo et la Benoué.

En parlant des habitants de la brousse baguirmienne, on ne doit pas oublier les plus petits, mais aussi les plus désagréables à mon avis ; je veux parler des fourmis et des termites, qui s'y rencontrent à chaque pas, et qui sont la plaie du pays. Les nids de termites atteignent, dans les parties sujettes aux inondations, des proportions énormes, jusqu'à 3 et 4 mètres de hauteur.

II. — HYDROGRAPHIE

Trois grandes artères fluviales, le Gribingui, le Bahr-Sara et le Logone, arrosent le sud du Baguirmi, dans la partie que nous avons visitée, et, par leur réunion avec le Ba-Mingui venant du S.-E., forment le système hydrographique du Chari, encore bien peu connu, mais dont on peut cependant indiquer les grandes lignes.

C'est à quarante-cinq jours de marche de l'Oubangui un peu au delà du 7° de latitude que, dans ma marche vers le nord, je découvrais le Gribingui venant du S.-S.-E., et dont ma mission devait reconnaître la vallée sur plus de 150 kilomètres jusqu'à la hauteur de Mandjatezzé. Pendant ce parcours, le Gribingui a une largeur moyenne de 50 mètres et présente, dans certaines parties, de nombreuses sinuosités ; il inonde une grande partie de sa vallée au moment des hautes eaux ; les rives sont alors submergées et simplement indiquées par une ligne de grands arbres, qui se distinguent fort bien des arbres assez rabougris de la brousse.

Le manque d'embarcation ne me permit pas de descendre le Gribingui plus en aval et d'arriver au Tchad, comme je l'aurais désiré, mais je me rendis compte que ce fleuve était navigable au moins pendant une bonne partie de l'année pour de petits vapeurs et qu'il était destiné à devenir, par la proximité de ses affluents de ceux de l'Oubangui, la véritable voie d'accès vers le Tchad (1) ; c'est ce que je m'efforçai de faire comprendre dès ma rentrée en France. Dans mes rapports et mes conférences, je demandai la création d'un poste français sur le Gribingui à Yagoussou, et le montage en ce point d'une embarcation à vapeur destinée à descendre le fleuve et à arriver au Tchad. J'ai eu la grande satisfaction de voir mon idée adoptée, et en 1897, c'est-à-dire quatre ans après mon retour, mise à exécution de la façon la plus brillante par Gentil. Cet explorateur, nommé depuis Gouverneur des territoires du Chari, descendit le Gribingui sur le petit vapeur « Léon Blot » transporté à grand'peine à travers la brousse, et put ainsi parvenir jusqu'au Tchad, après un voyage absolument remarquable dont la portée politique devait être considérable.

(1) Une soixantaine de kilomètres seulement séparent les cours navigables de la Tomy et de la Nana.

En somme, malgré un certain nombre de rapides, le Gribingui était reconnu comme une voie de pénétration fort acceptable, et c'est encore aujourd'hui la seule employée pour le ravitaillement des postes du Territoire militaire du Tchad.

D'après M. Bruel, l'administrateur distingué de la région civile du Chari, qui a longtemps séjourné dans le pays, le Gribingui à partir de Fort-Crampel (à peu de distance de Yagoussou), est navigable toute l'annnée pour les baleinières, et d'août au 15 décembre pour les petits vapeurs.

C'est au nord et à peu de distance de Mandjatezze, que le Gribingui se réunit à une autre grande rivière plus importante que lui, le Ba Mingui, dont les indigènes Akoungas, des villages de Finda et Iréna m'avaient souvent parlé et dont ils m'avaient même tracé le cours sur le sable. Le Ba-Mingui, en partie reconnu depuis par les membres de la mission Gentil, n'est autre chose que le Bahr-el-Abiad de Nachtigal, comme je l'avais indiqué dès mon retour ; j'avais de même assimilé les deux autres branches du Chari, le Gribingui au Bahr-el-Azreg et le Bahr-Sara au Bahr-el-Kouti-Barh-el-Ardhe, en indiquant seulement que le cours supérieur de ce dernier, était mal figuré sur la carte de Nachtigal et venait franchement du sud.

A l'ouest du Gribingui, la mission du Comité de l'Afrique française découvrait un fleuve puissant, le Bahr-Sara, beaucoup plus important que le Gribingui et venant du sud.

Au point où je le traversai, près du village insulaire de Garenki, par 8°43 environ, latitude nord, ce fleuve présentait une grande profondeur et une largeur dépassant 300 mètres ; il inondait, de plus, toute sa vallée sur une grande étendue, et communiquait avec les différents marais rencontrés depuis Kassinda.

Mon itinéraire ayant coupé le Bahr-Sara perpendicu-

lairement à sa direction générale, je ne pouvais donner des renseignements précis sur son cours; d'autre part, n'ayant pas vu, moi-même, le Ba-Mingui, il m'était difficile de dire lequel des trois fleuves Ba-Mingui, Gribingui et Bahr-Sara était le plus important; je me contentai donc de les désigner comme les trois branches du Chari.

Aujourd'hui, joignant mes propres observations à celles fournies par la mission Gentil sur le Ba-Mingui et par les explorations si intéressantes et si remarquables par leurs résultats de M. l'Administrateur Bernard et du Capitaine Löfler, je crois pouvoir affirmer, comme l'a déjà supposé, d'ailleurs, M. Bernard, que le Bahr-Sara est certainement la branche principale du Chari, c'est-à-dire le Chari lui-même; j'essaierai plus loin de le démontrer après avoir dit quelques mots de ce que l'on sait actuellement du Bahr-Sara.

Avant même d'avoir atteint le Gribingui, alors que notre marche était dirigée sensiblement vers le N.-N.-O, les Mandjias m'avaient parlé, à plusieurs reprises, d'une grande rivière coulant loin à l'ouest, parallèlement à notre route; quand, plus tard, je me trouvai en présence du Bahr-Sara, je n'hésitai pas à identifier le cours supérieur de ce fleuve à la rivière dont les Mandjias m'avaient parlé 200 kilomètres plus au sud et à indiquer sur ma carte et dans mes rapports le Bahr-Sara comme prenant sa source dans le massif de Bolo, à peu de distance des sources de la Nana et de la Tomy. Mon hypothèse, appuyée sur les renseignements des indigènes et sur l'orographie générale du pays, s'est trouvée depuis confirmée dans ses grandes lignes, sauf en ce qui concerne la source même du Bahr-Sara, située bien plus à l'ouest que je ne le supposais, ce qui donne à ce fleuve une importance encore plus considérable. C'est seulement un de ses gros affluents, la Fafa, qui vient du massif que j'avais désigné sous le nom de Bolo.

Les explorations de M. Bernard, d'abord seul, puis

accompagné du docteur Huot, ont, en effet, démontré que le Bahr-Sara n'est autre chose que le cours inférieur de la rivière Ouahme ou Oua, découverte en 1895 par Clozel mon ancien collaborateur, et reconnue également par Perdrizet, en 1896 et 1897.

La source du Ouahme serait voisine de celles des hauts affluents de la Sangha et du Logone, c'est-à-dire assez rapprochée de la frontière du Cameroun. La rivière coule, d'abord, dans la direction générale E.-N.-E., entre les sixième et septième parallèles pendant plus de 250 kilomètres, puis, rencontrant les contreforts du massif de Bolo, est rejetée vers le nord, et, après avoir reçu comme affluent la Fafa, suit une direction à peu près parallèle au méridien jusqu'à sa rencontre avec le Gribingui, déjà grossi du Ba-Mingui.

Voici quelques extraits de ce que dit M. Bernard de la Oua-Bahr-Sara, qu'il atteignait en mai 1900, à la hauteur du septième degré, au village de Boyo :

« Je n'ai pas été peu surpris de rencontrer dans la Oua une grande rivière de 200 mètres de largeur, les derniers renseignements fournis par les indigènes au sujet de ce cours d'eau étaient fort contradictoires..... Aux basses eaux la Oua est encombrée de bancs de sable; elle ne présentait pas au gué de profondeurs supérieures à 2 mètres..... Les indigènes possèdent des pirogues toutes semblables à celles du Chari..... J'ai descendu la Oua en longeant les villages Dagbas jusqu'au village de Devo;.... la rivière atteint parfois des largeurs de 300 mètres ;.... les hippopotames abondent, malgré les pirogues et les pêcheries nombreuses..... » (1).

Revenu à Boyo, M. Bernard remonta ensuite le fleuve pendant plus de 80 kilomètres et constata partout des largeurs variant entre 150 et 200 mètres.

(1) *Bulletin du Comité de l'Afrique française*, février 1901.

M. Bruel, qui a vu la Oua-Bahr-Sara dans la même région, vient d'en donner, dans la *Géographie,* une description à peu près identique et très intéressante.

Le capitaine Löfler, dans son magnifique voyage entre la Sangha, le Bas-Chari et le Logone, a coupé, à plusieurs reprises, le Ouahme-Bahr-Sara et ses affluents. Les résultats de premier ordre de cette exploration ne sont pas encore publiés, mais les renseignements que je dois à l'obligeance du capitaine Löfler sur sa mission et, notamment, sur le Bahr-Sara me confirment encore dans l'idée que ce fleuve est bien le véritable Chari.

Plus tard, des observations feront connaître les volumes d'eau exacts charriés par les trois fleuves Gribingui, Ba-Mingui et Bahr-Sara, mais une chose paraît, dès à présent et à première vue certaine, c'est que le Bahr-Sara est le plus considérable ; sous le 7°, c'est-à-dire à plus de 200 kilomètres de son confluent, il a déjà 200 mètres de large en moyenne (d'après Bernard et Bruel); sous le 9°, près de son confluent, il a 3 ou 400 mètres (d'après Gentil), et en amont, à Garenki, au point où je l'ai traversé en 1892, il mesure encore plus de 300 mètres d'une rive à l'autre, malgré un courant excessivement rapide.

Le Gribingui, aujourd'hui bien connu, a une largeur maximum de 70 à 80 mètres. Quant au Ba-Mingui, d'après M. Gentil, il n'a, à son confluent, guère plus de 100 mètres, et le cours d'eau formé par sa réunion avec le Gribingui, sous 8°35 de latitude, mesure à peine 180 mètres de largeur au confluent (Gentil) (1). D'après les chiffres cités, on peut voir que le Bahr-Sara est plus important que la réunion des deux autres rivières, du moins au point de vue de la largeur.

Le Bahr-Sara-Ouahme est également le plus long des

(1) Gentil, *La Chute de l'Empire de Rabah.*

trois fleuves. Son cours, d'après les renseignements connus, se développerait sur 600 kilomètres environ jusqu'à son confluent, tandis que le Ba-Mingui, depuis ce même confluent, n'en aurait que 500 et le Gribingui 400 (distances approximatives mesurées sur la carte annexée à l'ouvrage de Gentil). Si l'on considère encore que les régions drainées par le Bahr-Sara sont plus méridionales et d'un climat plus pluvieux que celles traversées par le Ba-Mingui, il est bien permis d'affirmer que le Bahr-Sara est le véritable Chari.

Cette hypothèse ou plutôt cette affirmation est d'autant plus soutenable que Barth et Nachtigal, qui l'un et l'autre ont séjourné au Baguirmi, dans des conditions exceptionnelles pour obtenir des renseignements des indigènes, ont indiqué sur leurs cartes le Chari comme étant le fleuve des Saras, le fleuve de Daï. Nachtigal, dans son récit si intéressant et si documenté, malheureusement non encore traduit, le dit à plusieurs reprises : je citerai plus loin, à propos des communications entre le Chari et le Logone, quelques passages de son ouvrage très explicites à ce sujet.

Sur sa carte par renseignements, la rivière principale du sud Baguirmien, portée sous le nom de Bahr-el-Ardhe et grossie du Bahr-Kouti, passe près de Daï et conserve, entre les 9° et 7°, la direction nord-sud. Sur ses rives sont indiquées parfaitement les populations Saras et plus au sud, les Ngamas, renseignements pleinement confirmés, qui font le plus grand honneur à la perspicacité du savant voyageur allemand et démontrent la sûreté de ses informations.

M. Gentil a émis, je le sais, une opinion différente, et, comparant simplement le Ba-Mingui au Gribingui, sans mettre en parallèle le Bahr-Sara, il déclare que le Ba-Mingui est le cours supérieur du Chari. Je regrette de ne pas être, sur ce point tout spécial, d'accord avec un explorateur pour lequel j'ai la plus pro-

fonde admiration, mais je crois que les reconnaissances qui s'effectuent en ce moment au sud du Tchad démontreront la justesse de ce que j'avance et prouveront que c'est bien le Chari, ou tout au moins la branche principale de ce fleuve que la mission Maistre atteignait le 20 octobre 1892 à Garenki, et qu'elle indiquait comme une des voies de pénétration du Congo vers le Tchad.

Le quatrième grand cours d'eau du Baguirmi est le Logone, qui vient grossir le Chari à peu de distance du Tchad. Son cours inférieur avait été en partie reconnu par Barth, en 1854, et par Nachtigal, en 1872, mais ces voyageurs n'avaient pas poussé leurs reconnaissances sur le fleuve au sud du 11°. Mon expédition le traversait à Laï par 9°8' de latitude en novembre 1892; en ce point le Logone est un fleuve considérable, mesurant au moment de notre passage, plus de 500 mètres, mais une partie du lit était encombrée par des bancs de sable. D'après les renseignements que j'avais pu obtenir, le Logone était formé par deux branches principales, l'une venant du S.-O. du côté de Mambéré, l'autre, du S.-S.-E.

Les explorations des lieutenants Kieffer et Faure, celle plus récente du capitaine Löfler, vont nous donner de précieux détails sur cette région et sur ce fleuve dont l'étude est des plus intéressante au point de vue des voies de communications entre les bassins de la Sangha et du Tchad.

Ces quelques indications données sur les cours d'eau du Baguirmi, voici maintenant ce qui constitue l'originalité de l'hydrographie de ce pays :

Entre le Bahr-Sara et le Logone, existe une dépression considérable dirigée est-ouest, large vallée parsemée d'étangs et de marécages, qui, au moment des pluies et des hautes eaux, communiquent entre eux et, par leur réunion, constituent, d'après les indigènes, une sorte de fleuve.

C'est à la hauteur du village de Garenki, à peu de

distance à l'est de Daï, que cette dépression, qui porte le nom de Bahr-Namm, s'amorce sur le Bahr-Sara. En face de Gako, à la fin de la saison des pluies, le Bahr-Namm présentait, comme j'ai pu le constater, une largeur de 300 à 400 mètres, mais le courant était nul, tandis qu'au contraire, les eaux du Bahr-Sara que nous venions de quitter filaient vers le nord avec une vitesse considérable. D'après les renseignement des indigènes, le Bahr-Namm rejoindrait le Logone à Bangoul, dans le pays des Baï, au sud de Laï.

Mais ce n'est pas tout : une deuxième dépression, à peu près perpendiculaire à la première, part du Bahr-Namm, se dirige vers le nord en se subdivisant en plusieurs vallées, traverse le pays des Toumoks à l'est et à l'ouest de Palem, puis, se divisant en deux branches principales, rejoint d'une part le Logone près de Koubou (Nachtigal, Kieffer), et d'autre part, le Chari à Maffaling.

Chez les Toumoks, je n'ai pu constater, dans cette dépression, qu'une série de marais plus ou moins indépendants les uns des autres, mais, d'après les indigènes, au moment des pluies, il se formerait là un véritable fleuve qui ne serait autre que le Ba-Illi de Nachtigal.

Le célèbre voyageur allemand avait en effet signalé, d'après les dires des Baguirmiens, mais avec toutes sortes de réserves, ces communications entre le Chari et le Logone. Je ne puis mieux faire que de citer un passage de son ouvrage (1) relatif au Chari. On remarquera que ce que dit Nachtigal de ce fleuve s'applique entièrement, comme je le disais plus haut, au Bahr-Sara et non au Gribingui, et encore moins au Ba-Mingui. Voici ce passage :

« Les habitants du Baguirmi ne connaissent le fleuve du

(1) Le deuxième volume de l'ouvrage de Nachtigal, d'où est extrait ce passage, n'a pas été traduit en français ; on ne peut que le regretter.

» Schari qu'à une distance de cent kiomètres de Goundi,
» où nous avons séjourné, c'est-à-dire qu'ils n'ont pas
» poussé leurs investigations plus loin que dans le dis-
» trict de Sara-Daï. Cependant les gens de Mofou, auprès
» desquels je demeurai une journée, me certifièrent
» qu'au sud-est de Daï le Schari se divisait en deux bras
» dont l'un formait le fleuve de Bousso, l'autre le fleuve
» de Baï, qui traverse les territoires du Mousgou et de
» Logone. Les indigènes paraissent être d'accord au
» sujet de la source commune du Schari proprement dit
» et du Logone, et je dois même faire remarquer ici que
» Barth reçut les mêmes renseignements à Massenja, au
» sujet de la dérivation de ce fleuve au delà de Baï...

» Non loin de l'endroit supposé où il se divise, aux
» environs de Sara-Koumra (1), le Schari a pour af-
» fluent, à l'est, le Bahr-el-Abiad venant du territoire de
» Banda (2) ; il traverse le pays des Saras et, par 9° de
» latitude nord et 18° environ de longitude est, après
» avoir reçu comme affluent de droite une petite rivière,
» il entre dans le territoire des Njillems ; au nord du Njil-
» lem et au sud du district de Miltu, il a pour affluent
» l'Aukadebbé, rivière importante venant du Rounga,
» pays tributaire du royaume de Wadaï...

» Le Ba-Illi prendrait sa source du Schari, aux envi-
» rons de Daï et à Kom, au sud de la tribu des Njillems.
» Le Ba-Illi est loin d'être aussi important que le Schari ;
» à la saison sèche, ses immenses vallées sont parsemées
» de lagunes qui paraissent se subdiviser encore davan-
» tage chez les Toumoks, de façon à former çà et là dif-
» férents bassins alimentés par la même source. Dans
» la saison des pluies, ces lagunes isolées ne forment
» plus qu'un immense lac : les vallées, couvertes de prai-
» ries, se trouvent sous les eaux. »

(1) Koumra est à une journée de marche à l'O.-N.-O. de Daï.
(2) Cet affluent est le Ba-Mingui,

Les Lieutenants Kieffer et Faure, qui viennent d'explorer, le premier le Logone, depuis son confluent avec le Chari jusqu'à Laï, le second, la région comprise entre Laï et Fort Archambault, c'est-à-dire les pays Sara et Toumok et le capitaine Löfler, dont j'ai déjà parlé, ont confirmé également, d'après leurs observations, faites sur plusieurs points différents, ou d'après les dires des indigènes, l'existence des dépressions que je viens de signaler et que j'avais constatées lors de mon voyage.

Avant d'avoir visité ces régions, j'avoue que j'étais très sceptique sur ces hypothèses de fleuves communiquant entre eux, émises, bien qu'avec toutes sortes de réserves par Nachtigal. A mon retour, j'avais usé de la même prudence en signalant l'existence de ces dépressions, indiquant seulement très nettement que l'hypothèse d'une source commune pour le Chari et le Logone doit être reléguée à l'état de fable, que le Logone n'est pas un bras dérivé du Chari mais bien un affluent, et que, s'il existe des communications entre ces deux fleuves, comme l'affirment les indigènes, elles ne peuvent être que momentanées. Dans un pays de plaine comme est le Baguirmi dont la pente est à peu près nulle aussi bien de l'est à l'ouest que du nord au sud, avec un climat excessivement pluvieux et un sous-sol imperméable, on comprend que des phénomènes hydrographiques de ce genre puissent exister, car il faut bien que les eaux pluviales trouvent un écoulement. Les altitudes que j'ai observées sur les bords du Bahr-Sara et du Logone et au fond des dépressions du Bahr-Namm et du Ba-Illi prouvent d'ailleurs que l'hypothèse est très soutenable. Ce qu'il y a de certain, c'est que ces dépressions existent, qu'elles ont été vues sur différents points par plusieurs voyageurs, qu'elles se remplissent d'eau à l'époque des pluies, et que, d'après tous les témoignages des indigènes, elles créent, pendant quelques mois, entre le Chari et le Logone, des communications temporaires.

Par suite de sa configuration orographique et de son hydrographie spéciale, la région du Bahr-Sara, dans le sud du Baguirmi, présente des aspects tout différents suivant qu'on la visite à la saison sèche ou après la période des pluies. De vastes espaces signalés une première fois comme privés d'eau sont transformés, quelques mois plus tard, en immenses marais dans lesquels un voyageur, s'il ne tient pas compte des conditions particulières au pays, aura de la peine à reconnaître les traces de son prédécesseur.

L'exploration du sud Baguirmien est loin d'être terminée, ce qui reste à accomplir est encore considérable et digne de fixer l'attention des administrateurs et des officiers du Congo et des territoires du Chari ; je m'empresse d'ajouter qu'ils n'ont pas failli à cette tâche; dès le début, militaires et civils se sont mis vaillamment, à l'œuvre pour résoudre les derniers problèmes ; nous ne pouvons donc tarder à être fixés définitivement sur cette intéressante région.

III. — LES SARAS

Les Saras et les peuplades Ngamas et Dagbas qui appartiennent au même groupe ethnique, occupent, dans le sud-est du Baguirmi, une vaste contrée traversée par le Bahr-Sara ou Chari.

Limités au nord et au nord-ouest par les Nyellims et les Toumoks, à l'ouest et au sud-ouest par les Baï, les Saras ne s'étendent pas, vers l'est, au delà du cours du Gribingui, sur la rive gauche duquel ils ont, comme voisins immédiats, les Arétous, de race très mélangée (M. Bruel considère les Arétous comme des métis des Saras et des

tribus de la famille Banda, venues du sud du Ouadaï (1). Les Arétous, très peu nombreux d'ailleurs, ont eux-mêmes pour voisins les Akoungas, qui habitent les deux rives du Gribingui et qui, aussi bien par leurs caractères physiques que par leurs aptitudes, diffèrent des Saras et des Mandjias. Ces derniers, divisés en un très grand nombre de peuplades, forment, d'après ce que l'on sait aujourd'hui, le fond de la population des territoires du Haut Chari (peut-être la population autochtone), et s'étendent du bassin du Haut Gribingui jusqu'à la Sangha; mais, sur les rives même du Bahr-Sara ou Chari, les populations de race Sara s'avancent loin vers le sud, en plein pays Mandjia. MM. Bernard et Bruel ont, en effet, rencontré des villages Dagbas, sur les bords de la Oua, à la hauteur de 7°, c'est-à-dire à plus de 200 kilomètres au nord des villages de Daï, Sada, Koumra où nous avons rencontré nous-même les Saras. La description que donnent MM. Bernard et Bruel des Dagbas correspond absolument à celle des Saras: ce groupe ethnique diffère d'ailleurs tellement, même par le dialecte, des populations de race Mandjia ou Banda, et présente des caractères si accentués, qu'aucune confusion n'est possible, malgré l'enchevêtrement qui existe parfois dans les centres habités par ces diverses races.

Les Saras n'étaient, avant le passage de la mission Congo-Niger, connus que de nom par la relation de Nachtigal. Dans son voyage mémorable de Tripoli au lac Tchad et au Baguirmi, ce voyageur avait, en effet, accompagné l'armée du sultan Abou Sekkin jusque dans le pays des Toumoks, à Goundi et à Palem; il avait bien souvent entendu parler de la tribu des Saras comme d'une peuplade très puissante, très nombreuse et présentant des sujets remarquables : il en avait même vu quel-

(1) *Bulletin de la Société de géographie :* La région civile civile du Haut Chari, par Bruel, mars 1902.

ques individus esclaves du Sultan du Baguirmi ; mais, malgré un vif désir de continuer son voyage vers le sud, il n'avait pu en obtenir l'autorisation du Mbang Abou Sekkin, qui n'avait pas voulu non plus l'autoriser à pénétrer en pays Gabéri. Depuis le passage de ma mission, en 1892, les Saras ont été visités par plusieurs des membres de la mission Gentil, en particulier par les capitaines de Cointet et de Lamothe, le lieutenant Faure, par le lieutenant, depuis capitaine Meynier, de la mission Afrique centrale, le compagnon du capitaine Joalland qui, dans un raid remarquable pour prendre contact avec la mission Gentil, parcourut, en quatorze jours, 700 kilomètres et s'avança jusqu'à Sada, point que j'avais moi-même visité et où il rencontra le capitaine de Cointet. Enfin, tout dernièrement, le capitaine Löfler dans sa marche de la Sangha au Bas Chari a traversé tout le pays Sara perpendiculairement à mon itinéraire. Les observations recueillies par ces différentes missions doivent être du plus haut intérêt, mais jusqu'ici rien encore n'a été publié sur les Saras, du moins à ma connaissance, et c'est ce qui m'engage à consacrer, d'après mes propres observations, quelques lignes à ces peuplades intéressantes du sud Baguirmien.

Le nom de Sara semble avoir été donné à ces indigènes par les Baguirmiens ; d'après M. Brunache (1), le second de ma mission, très versé dans la connaissance de la langue arabe, il signifierait, « qui a fait sa soumission ». Le mot Sara ne serait donc pas le véritable nom de ce groupe ethnique, mais simplement l'expression par laquelle les musulmans du Baguirmi désignent les peuplades de cette famille dont ils ont réussi, non sans peine, à dominer une partie. Ce qui semblerait démontrer le bien-fondé de cette asssertion, c'est que dans les

(1) Brunache, *Le Centre de l'Afrique : Autour du Tchad.* p. 218.

villages soumis aux musulmans, comme Daï et Koumra, les indigènes acceptent cette dénomination ; au contraire les peuplades indépendantes de Mandjatezzé et Kassinda qui appartienent à la même race, non seulement ne se disent pas Saras, mais paraissent encore ignorer ce nom et l'entendre avec étonnement comme étant celui d'une tribu voisine. Chez les Akoungas, où j'ai pu recueillir beaucoup de renseignements dont j'ai constaté ensuite l'exactitude, les indigènes m'avaient bien parlé des Dagbas et des Ngamas, mais paraissaient ignorer, ou à peu près, ce qu'étaient les Saras.

Quoi qu'il en soit, le groupe ethnique, désigné à tort ou à raison sous le nom de Sara, est très important ; mais, loin de former un tout homogène, il est divisé en un très grand nombre de confédérations indépendantes les unes des autres et ayant chacune un chef. Les principales de ces confédérations rencontrées sur notre itinéraire des bords du Gribingui au pays des Toumoks, c'est-à-dire sur plus de 100 kilomètres dans la direction E.-S.-E.-O.-N.-O., sont celles de Mandjatezzé, Kassinda, Daï et Koumra. Les deux premières, situées à l'est du Chari-Bahr-Sara, avaient repoussé, au moins jusqu'en 1892, toutes les attaques des gens du Baguirmi, et le chef de Kassinda, en particulier, se vantait bien haut d'avoir fait subir un échec sanglant à une armée de musulmans envoyée contre lui. Les sultans de Daï et Koumra, bien que portant un titre pompeux, n'avaient pas cette indépendance et payaient en esclaves et en miel un fort tribut au Mbang du Baguirmi ; de plus, ils avaient auprès d'eux des résidents musulmans chargés de prélever les impôts et de surveiller les intérêts de leur maître. Il semble, d'après le récit de Nachtigal, que le pays de Daï n'était pas encore soumis aux Baguirmiens en 1872 ; depuis, ces derniers ont fait dans le sud des progrès sensibles, nécessités surtout par le besoin de se procurer des esclaves ; ils ont

conquis tout le N.-O. de la contrée jusqu'au confluent du Chari et de la dépression du Bar-Namm, et y ont établi une organisation politique rappelant notre système de protectorat dont j'ai déjà parlé dans la relation de mon voyage (1).

J'ignore si les événements qui ont ensanglanté le sud du Baguirmi au moment de l'invasion de Rabah n'ont pas modifié cet état de choses ; nous saurons, d'ailleurs, bientôt à quoi nous en tenir à cet égard quand les missions, qui ont opéré ou opèrent en ce moment dans ces régions, auront rendu compte de leurs travaux.

Dans chaque village, et quelques-uns sont fort importants, car la race Sara est très prolifique, les chefs paraissent avoir une très grande autorité sur leurs sujets. Dans plusieurs circonstances je les ai vu, pour se faire obéir plus vite, user de fouets dont ils distribuaient de grands coups à droite et à gauche sans qu'aucune réclamation vînt s'élever, et cette punition, en général, réservée aux enfants, paraissait d'autant plus étrange, qu'elle s'adressait à des géants comme je vais l'expliquer.

Quelques chefs ont adopté la religion musulmane ; ce sont, en général, d'anciens otages à la cour du Mbang, mais toute la population est fétichiste.

Caractères physiques. — Au point de vue du développement du corps, les Saras forment la plus belle race que j'ai rencontrée dans l'Afrique centrale ; ce sont des géants à la poitrine développée, aux épaules larges et carrées, aux membres bien découplés et fortement musclés.

Les mesures anthropométriques que j'ai prises chez les Saras de la confédération de Daï portent sur 22 individus, tous hommes adultes de dix-huit à trente ans, et

(1) C. Maistre, *A travers l'Afrique centrale; du Congo au Niger.*

appartenant, 9 au village de Gako, sur les bords du Bahr-Namm, 13 au village de Daï, chef-lieu de la confédération de ce nom.

Voici le résumé de ces observations :

La taille moyenne des Sara-Daï est de $1^m,768$; c'est une taille très élevée, si on considère que, d'après sa classification, le docteur Topinard indique comme haute taille celle qui dépasse $1^m,70$ et que $1^m,65$ est considéré comme la taille moyenne de l'espèce humaine.

Sur les 22 individus mesurés, 6 avaient plus de $1^m,80$, ($1^m,82$, $1^m,83$, $1^m,84$, $1^m,88$, $1^m,89$, $1^m,94$) ; 7 de $1^m,75$ à $1^m,80$, 6 de $1^m,70$ à $1^m,75$ et 3 individus seulement n'atteignaient par $1^m,70$ ($1^m,68$, $1^m,69$, $1^m,69$) ; j'ajoute que deux de ces derniers étaient des jeunes gens de dix-huit ans au plus, qui pouvaient n'avoir pas atteint leur complet développement.

Chez les Saras de Mandjatezzé, qui étaient plus grands que ceux de Daï, plusieurs individus mesuraient plus de 2 mètres, mais dans ce village mes observations ne sont pas assez complètes pour me permettre de donner des moyennes qui seraient certainement supérieures sous le rapport de la taille à celles des Sara-Daï, déjà beaucoup plus grands que les indigènes des tribus voisines (1).

M. Bruel donne la taille de $1^m,80$ comme très commune chez les Dagbas et les Ngamas, qu'il a rencontrés sur les rives de la Oua-Bahr-Sara.

La peau est très saine, bien unie et lisse au toucher ; la teinte en est assez variable suivant les sujets ; tantôt foncée (28 du tableau chromatique de Broca), tantôt assez claire et d'un ton rougeâtre (21, 22, 37 du même tableau).

(1) Les moyennes de la taille des peuplades que j'ai étudiées sont les suivantes : Loangos, $1^m,64$, Pahouins, $1^m,59$, Bakambas, $1^m,69$, Barchilangués, $1^m,68$, Boubanguis, $1^m,73$, Togbos, $1^m,66$, Mandjias, $1^m,73$, Akoungas, $1^m,72$, etc.

La tête est large et courte ; l'indice céphalique moyen du vivant, chez les 22 individus qui ont fait l'objet de mon étude, était 82,6, c'est-à-dire que, d'après la nomenclature de Broca, les Saras doivent être rangés dans la catégorie des sous-brachycéphales. Chez un des indigènes de Daï, l'indice arrivait à 87,8, chiffre qui correspond, d'après Broca, à l'hyperbrachycéphalie, très rare dans cette partie de l'Afrique; au contraire, un indigène de Gako, âgé de trente ans, était sous-dolichocéphale (i. c = 75,4), presque dolichocépale, mais c'étaient là deux exceptions, et les Saras doivent être classés franchement dans la catégorie des sous-brachycéphales, ce qui est fort curieux, étant donné leur habitat.

En effet, au point de vue de la conformation du crâne, ils diffèrent complètement des peuplades situées plus au sud et que j'avais rencontrées du Loango jusqu'au Baguirmi. Toutes ces peuplades avaient la tête beaucoup plus allongée et étaient toutes sans exception, ou mésocéphales ou sous-dolichocéphales. Parmi les premières, je puis citer les Pahouins (i. c = 80),les Bondjos (i. c = 78,6), les Boubanguis, les Togbos (i. c = 79,9), les Mandjias (i. c = 79,9) et les Ouia-Ouias (i. c = 78). Parmi les secondes, c'est-à-dire les sous-dolichocéphales, les Baschilangués (i. c = 76) des environs de Lonlouabonrg (bassin du Kassaï), dont 27 servaient dans la caravane comme porteurs, les Aouakas (i. c = 76) et les Akoungas (75,5) des bords du Gribingui (1).

Seuls de toutes ces tribus, les Pahouins sont presque sous-brachycéphales et, sous ce rapport, ce seraient eux

(1) Mes observations anthropométriques en Afrique portent sur 160 individus mâles et adultes, parmi lesquels : 11 Pahouins, 8 Loangos, 12 Bakambas, 5 Batékes, 27 Baschilangues, 21 Boubanguis, 4 Bondjos, 7 Togbos, 13 Mandjias, 12 Ouia-Ouias, 12 Aouakas, 11 Akoungas, 22 Saras et quelques indigènes de différentes tribus. De plus, des mensurations ont été faites sur une vingtaine de femmes ou enfants de diverses peuplades.

qui se rapprocheraient le plus des Saras, mais, chose curieuse, ils en sont les plus éloignés sous le rapport de la taille ; tandis que je n'ai vu nulle part des indigènes aussi grands que les Saras ($1^m,768$), les Pahouins sont, au contraire, la race la plus petite que j'ai rencontrée ($1^m,59$).

Une chose également digne de remarque, c'est que de toutes les peuplades rencontrées du Congo vers le Baguirmi, ce sont celles qui confinent les Saras vers le sud, c'est-à-dire les Akoungas, qui s'en éloignent le plus par la forme de la tête. C'est, en effet, chez les Akoungas que j'ai trouvé l'indice céphalique le plus petit (i. c = 75,5), tandis que chez les Saras il était de 82,6, le plus considérable que j'ai observé comme moyenne. En arrivant chez les Saras nous avons été, mes camarades et moi, frappés à première vue de cette différence dans la conformation du crâne.

Je laisse à de plus érudits que moi en matière d'anthropologie et d'ethnographie, le soin de tirer des conclusions des observations ci-dessus relatées.

La capacité du crâne est peu considérable, ce qui correspond bien au degré très faible d'intelligence des Saras. La circonférence moyenne de la tête, qui dépasse à peine 0,55, est inférieure à celle de tous leurs voisins du sud, de taille cependant plus petite.

Le front est, en général, assez étroit (diamètre frontal minimum moyen, 0,1001). et fuyant, avec arcades sourcilières proéminentes. Le diamètre transverse dépasse en moyenne le frontal minimum de 5 centimètres. La face est large, les pommettes excessivement saillantes, les narines et les lèvres peu épaisses, le nez petit et court, déprimé à la partie supérieure, les yeux allongés, peu enfoncés et légèrement obliques, les sourcils peu fournis, les oreilles très petites, peu de prognathisme.

Les Saras ont l'habitude de s'arracher, dans un but ornemental, une ou deux des incisives supérieures, ou

encore de les limer sur le côté, mais à la base seulement, comme les Arétous du Bas Gribingui, au lieu de les tailler en pointe, à la façon des peuplades du Haut Gongo et de l'Oubangui; les dents sont, de cette façon, plus larges aux extrémités qu'à la base.

Le mode de coiffure est assez varié; le plus souvent les cheveux sont coupés courts ou même rasés, mais quelquefois certaines parties de la tête seulement sont rasées, formant de petits dessins (cercles, raies, croix de Malte, etc.) qui donnent à la physionomie un aspect des plus étranges. Certains indigènes, surtout dans le sud-est, à Mandjatezze, par exemple, conservent de petites mèches longues de 3 ou 4 centimètres et soigneusement ficelées de façon à leur donner la position verticale. L'une de ces mèches, formant une sorte de panache, occupe le sommet du crâne, les autres sont disposées tout autour. Cette coiffure rappelle celle des indigènes d'Elmina sur la Côte d'Ivoire.

L'usage de se tatouer est général; le front, les joues, les bras, le dos, l'abdomen sont couverts de petites scarifications à peine visibles et formant des dessins variés.

Sauf quelques exceptions, les Saras ne s'épilent pas, comme ont l'habitude de le faire la généralité des peuplades du Congo Oubangui, dont plusieurs s'arrachent même les sourcils et les cils.

La circoncision n'est pas non plus en usage chez eux, contrairement à ce que l'on pourrait croire, étant donné le voisinage des musulmans.

Comme gestes particuliers, noté leur mode de salutation qui consiste à se frapper les mains l'une contre l'autre en se tournant vers l'individu que l'on salue. Cela remplace notre poignée de main.

Une habitude assez commune chez les Saras et digne de remarque, c'est celle de se tenir debout sur une seule jambe, tandis que la deuxième jambe repliée vient s'ap-

puyer, par la plante du pied, sur la première, à la hauteur du genou ; ils restent souvent longtemps immobiles dans cette position, ayant, il est vrai, presque toujours, comme point d'appui, leur lance ou un épieu. Souvent aussi, quand ils restent debout, immobiles, ils se croisent les pieds à la hauteur de la cheville, l'un posé franchement à terre, l'autre n'y reposant que par les orteils, le talon soulevé.

Les Toumoks, qui sont les voisins nord-ouest des Saras et qui ont beaucoup de ressemblance avec ces derniers. sont cependant moins purs de race. Leur taille n'est pas si élevée, leurs membres sont plus grêles, la peau plus noire, le nez plus écrasé. Ils me paraissent un mélange des groupes Sara et Mousgou ; ils confinent, en effet, à l'ouest les Gaberis, qui appartiennent à ce dernier groupement.

Les femmes, grandes et fortes, avec des hanches très larges et disproportionnées, des cheveux coupés courts ou rasés, des seins flétris de très bonne heure et une physionomie sans expression sont loin d'être belles. Sous le rapport de l'esthétique, elles sont bien inférieures aux hommes qui, par leur belle stature et leur port majestueux, inspirent un véritable sentiment d'admiration malgré leur figure rébarbative.

Costume. — Le costume des hommes est des plus simples et mérite d'être signalé d'une façon toute spéciale, car il n'est pas seulement porté par les Saras, mais se trouve encore en usage chez les tribus Toumok, Gaberi et Laka, c'est-à-dire jusqu'aux frontières de l'Adamaoua.

Ce vêtement, ou plus exactement cet ornement, consiste en un petit tablier de cuir formé d'une peau de chèvre, tantôt brute, tantôt soigneusement tannée ; les deux pattes de devant servent de ceinture et se nouent sur l'abdomen ; tandis que le reste de la peau avec les pattes de derrière et la queue tombe naturellement, cou-

vrant très imparfaitement, du reste, la partie postérieure du corps. Ce tablier, qui sert de tapis ou de selle quand le Sara veut s'asseoir ou monter à cheval, mais qui à première vue pourrait paraître fort incomplet comme vêtement, est pourtant rendu presque suffisant par suite d'une habitude tout à fait extraordinaire en usage dans les pays Sara, Toumok et Gaberi, et qui ne se retrouve probablement nulle part ailleurs dans le monde: les organes de la génération sont rejetés et maintenus en arrière des cuisses, et les indigènes conservent cette position assis ou debout, aussi bien au repos qu'en marche.

J'avoue que, lorsqu'à Mandjatezze, premier village Sara, les indigènes se présentèrent devant ma tente dans cette attitude, j'eus une minute d'étonnement et, tout d'abord, je m'imaginai qu'en présence d'étrangers un sentiment de pudeur les poussait à cacher, de cette façon, ce qu'aucun vêtement ne voilait; mais, au bout de quelques jours, il fallut bien se rendre à l'évidence. Nous étions en présence d'une coutume absolument générale dans toute cette partie sud du Baguirmi, coutume dont il est difficile d'expliquer la raison, à moins qu'elle ne soit provoquée par la peur que peuvent éprouver les indigènes de se blesser au milieu des grandes herbes qui sont parfois des plus tranchantes. C'est aussi probablement pour cette raison que les Lakas, que nous devions trouver à l'ouest du Logone, ont adopté une sorte de petit étui en vannerie qui, avec le tablier de cuir des Saras, compose tout leur costume.

La singulière coutume que je viens de citer est suivie même par les enfants à partir de l'âge de huit à dix ans.

Certains chefs ont adopté entièrement ou en partie le costume porté par les Baguirmiens et tous les musulmans du Soudan central, c'est-à-dire un large pantalon, une sorte de chemise ample munie comme manches de larges ouvertures et ornée parfois de broderies; une

calotte en cuir ou en étoffe complète leur costume. Chemises et pantalons sont formés de bandes de coton, presque toujours de couleur foncée, larges seulement de 5 à 6 centimètres et cousues ensemble; ces étoffes sont fabriquées dans le Baguirmi et ces vêtements sont, en général, donnés aux chefs des Saras soumis comme signe d'investiture des pouvoirs qui leur sont conférés au nom du Mbang.

Quelques femmes ont pour vêtement une ceinture à laquelle sont attachées par devant quelques cordelettes ornées de perles de fer de la grosseur d'un pois et fabriquées dans le pays; mais la plupart ne portent aucune espèce de vêtement; elles n'en ont pas moins une attitude très réservée.

Aspect des villages. — Habitations. — Les villages dont quelques-uns comme Kassinda, Daï et Koumra, sont fort considérables, occupent une très vaste étendue, car les huttes, par groupes de deux ou trois, sont disséminées au milieu d'immenses plantations de sorgho rouge, de mil, d'arachides, de haricots, etc. Tous ces villages sont remarquables par leur propreté comme, d'ailleurs, l'intérieur des cases.

Les habitations diffèrent beaucoup de celles des populations Mandjias ou Akoungas, qui sont les voisins du S.-E. des Saras; très petites, et de forme circulaire (2 mètres de diamètre environ), elles sont formées d'une sorte de natte épaisse en joncs ou en petits roseaux tressés constituant la cloison extérieure et haute de $1^{m},20$ au plus avec une porte carrée de $0^{m},60$ de côté. (Chez les peuplades citées plus haut, cette ouverture était ronde ou de forme ogivale.) L'exiguïté de ces huttes et de leurs portes, par rapport à la grande taille des indigènes Saras, est vraiment très curieuse. Le toit en forme de cloche renversée, recouvert d'herbes ou de roseaux, est simple-

ment posé sur la natte qui forme la cloison extérieure et soutenu par quelques branchages plantés en terre.

A l'intérieur de l'habitation se trouve le lit posé sur quatre pieux à une petite hauteur au-dessus du sol, et presque toujours en dessous du lit se trouve le foyer formé par cinq blocs de terre glaise remplaçant les pierres traditionnelles (les pierres sont, en effet, très rares en pays Sara) et disposés de façon à soutenir les ustensiles de cuisine. Le lit et le foyer occupent presque tout l'intérieur de la hutte.

La plupart des groupes d'habitations possèdent un ou plusieurs greniers, un puits, enfin des plateformes en branchages élevées de $2^{m},50$ à 3 mètres et sur lesquelles les indigènes aiment à s'asseoir ou se coucher après avoir fait du feu en dessous, soit pour s'abriter de l'humidité, soit pour éviter les moustiques, très communs dans la région et que la fumée a seule le pouvoir d'éloigner. C'est pour cette même raison que le lit est presque toujours placé au-dessus du foyer.

Chaque groupe de huttes et de greniers est entouré soit d'une muraille en nattes de $1^{m},50$ de hauteur, comme à Daï et à Koumra, soit d'une palissade en branchages limitant une petite cour circulaire de 8 à 10 mètres de diamètre abritée par un ou deux grands arbres : tamarins, sycomores ou palmiers borassus. Quelques arbustes au vert feuillage, des plantes grimpantes aux fleurs bigarrées et des calebasses envahissent l'extérieur des habitations, les plateformes, ainsi que l'enceinte extérieure, et donnent aux villages un aspect des plus riants et un certain air de bien-être et de confortable.

Un des centres les plus curieux du pays Sara est certainement le village de Garenki, situé dans un petit îlot, au milieu du Bahr-Sara, et dont j'ai donné une description détaillée dans la relation de mon voyage. Il présente ceci de particulier, que les dimensions de l'îlot étant très restreintes par rapport à la population

qui l'occupe, les huttes sont pour ainsi dire les unes sur les autres, formant un tout compact, très différent des autres villages Saras. De nombreux greniers placés sur pilotis, en pleine rivière, produisent de loin l'effet d'un village lacustre.

Cultures. — Les Saras ont de grandes aptitudes pour l'agriculture ; leurs cultures, quoique peu variées, sont l'objet de tous leurs soins. Le sol est d'ailleurs fertile et très productif, et les plantations occupent de vastes espaces. Près du village de Djemaldé, par exemple, nous avons, pendant plus de 6 kilomètres, traversé des champs de sorgho de diverses espèces, de djourou (sorte d'arachide ronde, à une seule amande), de mil, etc. La farine de djourou, de couleur blanche, est appréciée des indigènes ; elle constitue, sous forme de bouillie ou de galettes, une nourriture très supportable pour l'Européen. Le djourou est mûr fin octobre, et c'est un spectacle fort intéressant de voir toutes les femmes d'un même village, accroupies et en ligne, récoltant ces amandes enfouies dans le sol.

Il existe également une sorte de mil dont l'épi, long de 15 centimètres, est garni de grains tout petits, disposés comme ceux du maïs et donnant une farine de beaucoup supérieure à celle du sorgho.

Les indigènes cultivent aussi des citrouilles, des courges, des concombres, des haricots, du manioc et le tabac en petite quantité ; ils sont très friands de la canne d'une certaine variété de sorgho rouge, qui remplace pour eux la canne à sucre et dont ils ont l'habitude de chiquer la moelle.

Quand nous passions dans un village, les Saras. voulant nous témoigner leurs bonnes intentions, ne manquaient pas de nous apporter et de distribuer à nos hommes de longues tiges de ce sorgho, qui atteint quelquefois plus de 5 mètres de hauteur.

J'ai noté également, mais surtout chez les Gaberis, une sorte d'igname que nous n'avions pas vu depuis notre sortie du bassin du Congo, et une variété de tubercules ressemblant beaucoup à notre pomme de terre, mais d'un goût très amer.

De distance en distance, au milieu des plantations, de petits espaces circulaires servent d'aires pour battre le grain après la récolte. Ces aires sont très propres et le sol en est fortement battu.

Chevaux. — Le cheval, qui est inconnu des peuplades situées au sud des Saras, commence à faire son apparition, mais est bien moins commun que chez les Toumoks ; les chevaux du sud du Baguirmi sont tout petits, presque des poneys, et le paraissent d'autant plus, que les cavaliers sont de taille bien au-dessus de la moyenne ; le garot de ces chevaux arrive à peine à la hauteur de la ceinture des Saras; leurs membres sont forts et vigoureux, le poil très gros et rude, la crinière hérissée ; beaucoup sont de couleur pie, c'est-à-dire de couleur rougâtre avec de grandes taches blanches. Ils sont fort robustes, mais peu élégants de forme. L'équipement est des plus rudimentaires : pas de selle, un simple licou muni d'un anneau remplaçant notre bride, c'est tout. Les Saras, les Toumoks et les Gaberis sont d'excellents cavaliers et conduisent leurs bêtes admirablement.

Armes. — Les armes des Saras sont les suivantes : des lances à fer assez large et de forme elliptique, des épieux au fer carré légèrement barbelé; lances et épieux travaillés avec soin sont emmanchés à des bambous longs de $2^{m},25$ environ, dont la surface est ornée de petits dessins représentant la peau d'un serpent ; l'extrémité opposée à la pointe est souvent munie d'une gar-

niture en fer ou d'une série de petites bagues. Les arcs et les flèches ne sont pas en usage chez les Saras, pas plus que chez leurs voisins du nord-ouest, les Toumoks et les Gaberis ; mais, par contre, ils possèdent, et c'est entre leurs mains une arme des plus redoutables, une sorte de couteau de jet particulier au pays. Ces couteaux, dont il existe plusieurs modèles, sont longs de 50 centimètres environ et présentent deux ou trois branches tranchantes et d'inégales grandeurs perpendiculaires les unes aux autres. Ils se portent suspendus sur l'épaule et, bien souvent, sont enfermés au nombre d'une demi-douzaine dans une gaine en cuir qui a leur forme. Les Saras sont fort habiles pour lancer ces couteaux à distance, après les avoir fait tournoyer un moment au-dessus de leur tête.

Ces indigènes possèdent aussi de petits poignards triangulaires, travaillés avec soin, qu'ils suspendent au bras gauche, au-dessus du coude, au moyen d'un bracelet formé soit d'une lanière de cuir, soit de petits osiers tressés ensemble ; le manche est recouvert de peau de crocodile, et la lame, ornée de dessins assez variés, est enfermée dans une gaine en cuir terminée par un petit appendice triangulaire. Remarqué aussi de larges couteaux et des massues en bois en forme de sabre. Comme armes défensives, des boucliers en osier recouverts de peau d'antilope et de forme allongée (1 mètre de long sur 30 cent. de large).

Ornements, accessoires, objets divers. — Les ornements sont très primitifs ; bracelets en ivoire, en cuir d'éléphant, en cuivre massif, fondu puis ciselé, et d'un travail assez soigné, colliers en cuir ou ornés de verroteries. Au-dessus de la cheville, tous les hommes portent des éperons ou anneaux en fer forgé composés d'une lame de métal entourant la jambe ; les deux extrémités de cette lame se rejoignent par derrière et

s'amincissent de façon à former deux pointes. Cette lame a parfois 5 à 6 centimètres de largeur sur le devant de la jambe, quelquefois, au contraire, elle est beaucoup plus mince. Inutile de dire que ces éperons ne s'enlèvent jamais.

Autour des cases on remarque de grandes corbeilles en osier ou en jonc très bien travaillées, des cruches en terre, d'énormes calebasses couvertes de petits dessins gravés avec la pointe d'un couteau, des nasses de pêche, des filets de grandes dimensions, des harpons terminés par trois fers crochus, des haches primitives, des mortiers à grain de forme cylindrique. A l'intérieur des habitations de menus objets: pipes à fourneau en terre dont le tuyau est formé par un morceau de bois recourbé atteignant jusqu'à 1 mètre de longueur et même davantage, des fouets en lanières d'hippopotames, des chasse-mouches composés d'une queue de cheval attachée à un bâton, des éventails en feuilles de palmiers, des instruments de musique, dont l'un très répandu dans la région du Haut Oubangui, est constitué par une caisse en bois en forme de violon recouverte d'une peau d'antilope avec cinq cordes en écorce de figuier fixées, d'une part, à cette peau, et, d'autre part, au manche de l'instrument qui est presque perpendiculaire à la caisse. Les indigènes en tirent des sons assez agréables.

Les pirogues creusées dans des troncs d'arbres n'ont rien de bien remarquable ; elles sont assez irrégulières et pointues à une extrémité. Les plus grandes de celles que j'ai vues pouvaient porter de huit à dix hommes, mais en général elles sont beaucoup plus petites. Elles se manœuvrent soit à la pagaie soit à l'aide de longues perches.

Pour résumer en quelques mots mes observations sur les Saras, on peut dire que si, au point de vue physique, ils l'emportent sur tous leurs voisins et peuvent être rangés parmi les plus belles races de l'Afrique, il n'en est

pas de même sous le rapport de l'intelligence, qui, chez eux, laisse beaucoup à désirer. Très redoutés des tribus voisines, à cause de leurs remarquables qualités guerrières, ils seraient vraiment à craindre, si ce n'étaient les divisions qui existent entre leurs diverses confédérations. Leur esprit d'indépendance, leur humeur belliqueuse, surtout chez les Saras du sud, et leur peu de qualités morales, les rendraient d'ailleurs assez difficiles à utiliser pour la colonisation européenne. C'est, en somme, une peuplade qu'il sera difficile de nous assimiler; heureusement nous trouverons dans les musulmans du Baguirmi des auxiliaires précieux qui, dans une large mesure, faciliteront la tâche de nos administrateurs; ils nous permettront de tirer parti d'une région riche et peuplée, qu'un fleuve important, le Bahr-Sara, très certainement navigable pour de petits vapeurs, mettra en communication rapide avec notre colonie du Congo et avec le Tchad.

Villeneuvette, juin 1902.

MONTPELLIER, IMPRIMERIE CENTRALE DU MIDI. (HAMELIN FRÈRES)

4602

#39 5

SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES

SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES

3 9088 00044 9223
SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES